



MODE

CLAP DE FIN POUR LES DÉFILÉS NEW-YORKAIS

PAGE 30

Ralph Lauren

LE FIGARO et vous



GASTRONOMIE

RENCONTRE AVEC JULIA SEDEFDIAN, LA PLUS JEUNE ÉTOILÉE DE FRANCE

PAGE 32



VERDUN

La guerre, il y a cent ans

Le 21 février 1916, l'enfer de la Meuse débutait. Alors que le Mémorial rouvre, que reste-t-il, un siècle après, de cette terrible bataille? «Le Figaro» a rencontré les gardiens des villages déclarés «morts pour la France».

Analyses et reportages.

PAGES 26 À 28 ET 34

RUE DES ARCHIVES



JOURS DE FRANCE

Bertrand de Saint Vincent

COMMENT VIVRE SANS ELLES?

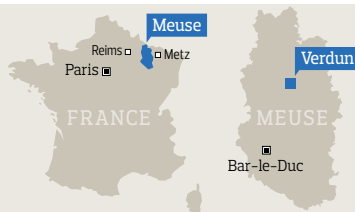
AUDREY AZOULAY SUCCÈDE À FLEUR PELLERIN
AU MINISTÈRE DE LA CULTURE.

Encore une femme battue. Brutale licenciée, Fleur Pellerin a quitté la Rue de Valois les larmes aux yeux. L'émotion a submergé les réseaux sociaux. Quel manque d'humanité ! Sur son compte Facebook, Joann Sfar a fustigé l'inélégance du pouvoir et les croque-morts du «Grand Journal» de Canal Plus. Tout leur est dérisoire. Froissée, Fleur Pellerin s'est vengée de l'affront que lui a fait subir le chef de l'État. Sur Twitter, la quadra adolescente a fait savoir qu'elle avait passé une excellente soirée avec quelques amis, dont Manuel Valls, chez Carmen, bar à bobos. Elle y a dansé le rock sur *Respect*, d'Aretha Franklin et *I Will Survive* de Gloria Gaynor. La France est une cour de récréation pour énarques en mal de lumière. Dans une interview à *L'Obs*, l'ex-ministre est revenue sur son bilan. «J'ai pacifié les intermittents», a-t-elle proclamé. Huée pour sa première apparition lors des Victoires de la musique, celle qui lui a succédé, Audrey Azoulay, a en effet pu le constater. Fleur Pellerin a par ailleurs expliqué sa disgrâce par son refus de la «flatterie» et sa volonté de bousculer les coteries parisiennes. Supprimer l'histoire des programmes scolaires n'empêche pas

de la réécrire. La ministre a néanmoins reconnu que son bilan de communication était «mitigé». C'est le moins qu'on puisse dire. Sur ce point, Audrey Azoulay a pris les devants. À peine nommée, elle a esquissé dans le *JDD* son autoportrait en lectrice enfiévrée. Puis elle a recruté la conseillère presse de François Hollande, Émilie Lang, qui n'est autre que l'épouse de Gaspard Gantzer, haut responsable de la communication de l'Élysée. On n'est jamais trop dans l'entre-soi. Les deux femmes, fort heureusement, n'ont pas manqué de souligner leur fidélité aux valeurs de la gauche. On n'ose imaginer ce qui se serait passé si elles étaient de droite. Quoi qu'il en soit, on sait désormais à quoi sert le ministère de la Culture et de la Communication : à communiquer. Sur soi-même. Entrée dans un relatif anonymat Rue de Valois, Fleur Pellerin, dont on retiendra plus durablement ce qu'elle n'a pas fait que ce qu'elle a fait, a réussi sa sortie. Elle est désormais une personnalité incontournable du jeu politique. C'est pourquoi, «ne pouvant imaginer une seconde ne pas jouer un rôle dans le destin de ce pays», elle a annoncé une initiative prochaine. L'attente va être insupportable.



53 AVENUE MONTAIGNE PARIS



JEAN-MADE MANGET

Un Mémorial sur tous les fronts

HISTOIRE Agrandi et rénové, le musée de la « capitale de la victoire » est inauguré ce dimanche 21 février. Cent ans jour pour jour après le début de cette bataille, sommet et symbole de la Grande Guerre.

CLAIRE BOMMELAER
cbommelaer@lefigaro.fr
ENVOYÉE SPÉCIALE À VERDUN

Lazare Ponticelli, ancien combattant de la guerre de 14, avait supplié le Comité du souvenir de Verdun : « Ne nous oubliez pas ! » Depuis, le dernier poilu français n'est plus, mais le Mémorial de Verdun a tenu sa promesse. Il ouvre lundi au public, après avoir été entièrement rénové et considérablement agrandi – c'est peu dire que l'ancien musée, inauguré en 1967, et le nouveau n'ont pas grand-chose en commun.

Situé à l'entrée du champ de bataille, le Mémorial raconte l'histoire de 300 jours de combats qui firent 300 000 morts et 400 000 blessés. Outre une présentation au goût du jour – technique de l'immersion du visiteur, photos et films d'archives, mise en valeur des objets et récits personnels de poilus... –, sa grande révolution est de présenter un récit franco-allemand. Celui de 1967 avait été conçu comme un lieu de souvenir et de commémoration pour les anciens combattants, et plusieurs d'entre eux y avaient déposé des objets ou des uniformes.

S'y dégageait un parfum de souvenir et une certaine émotion. « Cent ans après la fin des hostilités, et alors qu'il n'y a plus aucun survivant, les enjeux de mémoire ne sont plus les mêmes », explique la commissaire de l'exposition permanente, Édith Desrousseaux de Medrano. Tous les historiens admettent ainsi que la figure du combattant de 14-18 ne peut plus être uniquement nationale.

La guerre est une stratégie politique – les Allemands voulaient « saigner à blanc » l'armée française à Verdun – mais aussi une « expérience ». Ceux du front ont raconté, chacun dans leur langue mais de manière identique, le froid, la terreur, la mort et les relations indéfectibles nouées entre les hommes dans les tranchées. Les très nombreux journaux intimes et lettres de soldats, qu'ils soient allemands ou français, expriment le même ressenti.

Tout en suivant ce fil de narration européen, les espaces du musée sont divisés en trois niveaux. Au rez-de-chaussée sont présentés les enjeux et la réalité de Verdun, grâce à une évocation du champ de bataille et de sa logistique (de mars à juin 1916, 400 000 hommes et 500 000 tonnes de matériel passeront chaque mois sur la route reliant Bar-le-Duc et Verdun, rebaptisée « La Voie sacrée »). Des casques, dont certains troués de balles, des jeux de cartes, des carnets de croquis, des livrets militaires, des témoignages audio, une bande-son ainsi qu'une atmosphère sombre permettent d'évoquer à la fois la vie et la mort en première ligne.

À l'étage est mis en scène l'environnement de la guerre : les arrières-fronts, le rôle de l'aviation dans la bataille – représenté par un avion allemand et un français –, celui des états-majors ou encore des hôpitaux militaires. Là aussi des objets ou des affiches viennent à l'appui de l'histoire militaire. « Les trois quarts de l'armée française sont passés par Verdun, et presque toutes les familles françaises ont un ancêtre qui y a combattu. Mais si la bataille est dans toutes les mémoires, les détails du pourquoi et du comment ont fini par être oubliés », affirme Thierry Hubscher, directeur du Mémorial. Nous avons voulu amplifier le rôle pédagogique du musée et recréer le message autour de l'histoire de la bataille.

200 000 visiteurs attendus

Enfin, une nouvelle terrasse permet d'embrasser du regard le champ de bataille et l'ossuaire de Douaumont, situé à un kilomètre à vol d'oiseau. Des arbres, replantés après guerre pour masquer les trous de 60 millions d'obus, ont été coupés. De quoi toucher du regard un sol encore meurtri. « Cent ans après, les 300 jours de combat sont encore inscrits dans la terre », explique Thierry Hubscher. Au cours des travaux, les corps de trois soldats français et de deux allemands ont été mis au jour – preuve que la plaie n'est pas encore refermée. Aux alentours, neuf villages, rayés de la carte en 1916, ont été déclarés « mort pour la France ». Ils ont été conservés tels quels et dressent un paysage mémoriel de la barbarie.

Tous ces éléments sont à la fois un inconvénient et un avantage pour la région. Avec le Mémorial, les collectivités locales espèrent que le tourisme de mémoire, qui représente déjà 120 000 personnes chaque année, passera à une autre phase. Elles sont prêtes à se mettre en ordre de bataille. Jusque-là, les groupes de visiteurs se heurtaient à une difficulté d'accès au site et à l'Ossuaire. En guise de compromis, il avait en effet été décidé que le TGV s'arrêtait à mi-chemin entre Bar-le-Duc et Verdun, au milieu de nulle part. Il fallait donc parcourir les 20 kilomètres entre la gare Meuse TGV et Verdun en car, puis se « débrouiller » pour les 7 kilomètres restant entre la gare routière et le site. Depuis, des navettes ont été mises en place, reliant tous les points stratégiques pour les touristes – Ossuaire, forts, Mémorial et villages. Des hôtels et une auberge de jeunesse sont par ailleurs annoncés. Un équipement vital pour ce site historique. Si l'ancien musée ainsi que l'ossuaire de Douaumont avaient été érigés grâce à des souscriptions internationales, le nouveau, financé avec des fonds publics et du mécénat privé, devra chaque année trouver de quoi fonctionner. Il espère 200 000 visiteurs par an. ■



Gerd Krumeich : « Un carnage inutile »

PROPOS RECUEILLIS PAR
NICOLAS BAROTTE @NicolasBarotte

Gerd Krumeich est professeur émérite à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf. Spécialiste de la Première Guerre mondiale, il a publié en novembre dernier *Verdun 1916* (Tallandier), avec l'historien français Antoine Prost.

LE FIGARO. – La France et l'Allemagne vont commémorer le centenaire de la bataille de Verdun. Quelle place occupe cette bataille dans l'histoire allemande ?

GERD KRUMEICH. – La bataille de Verdun n'a pas la même place dans la mémoire allemande que dans celle de la France. Depuis les années 1920 et en-



« Verdun c'est le symbole d'une histoire commune et d'un deuil commun »

core aujourd'hui, Verdun est perçue comme un carnage absurde, où plus de 140 000 soldats sont tombés pour rien. Ils ont combattu malgré la stratégie insensée du général Falkenhayn et se sont sacrifiés pour l'Allemagne. Cet aspect a été utilisé ensuite par la propagande nazie. Après la Seconde Guerre mondiale et ses horreurs, la bataille est tombée dans l'oubli. Puis Verdun est devenu un point de rencontre entre vétérans allemands et français, se transformant en lieu de réconciliation au fur et à mesure que la compréhension franco-allemande s'y développait.

Quel était l'objectif de l'armée allemande quand est lancée l'offensive en février 1916 ?
On a longtemps prétendu et voulu penser qu'Erich von Falkenhayn, le

chef de l'état-major allemand, avait suivi une stratégie parfaitement cynique. C'est ce qu'il affirme dans ses Mémoires publiées en 1919. Les documents contemporains attestent néanmoins de l'intérêt militaire de l'attaque : relancer la guerre et progresser vers Paris. Par ailleurs, Verdun n'était pas si important pour l'armée française. C'est seulement après le début de la bataille que l'endroit est devenu un symbole où les Allemands « ne passeraient pas ».

Comment la bataille de Verdun est-elle enseignée dans les écoles allemandes ?

Elle l'est très peu. On évoque les morts et son inutilité. La photo de la poignée de mains entre Kohl et Mitterrand, en 1984, est reproduite dans tous les manuels. Verdun c'est le symbole d'une histoire commune et d'un deuil commun et nous rappelle que l'entente franco-allemande est essentielle pour que vive l'Europe.

Quelle mémoire garde-t-on en Allemagne de la Première Guerre mondiale ?

Il y a eu plusieurs « redécouvertes ». Il y a eu d'abord la querelle provoquée par le livre de Fritz Fischer, paru en 1961, *Griff nach Der Weltmacht* (Les Buts de guerre de l'Allemagne impériale en français). Fischer expliquait que l'Allemagne avait préparé cette guerre pour devenir une puissance mondiale contre les autres. On en a débattu jusque dans les années 1980. Puis la guerre a été redécouverte au travers de l'histoire culturelle : la vie des soldats et des civils. Enfin, en 2014, le livre de Christopher Clark, *Die Schlafwandler* (Les Somnambules) a provoqué un nouveau tollé. Il expliquait que les Français et les Russes avaient voulu la guerre. Le livre a été un succès avec 350 000 exemplaires, comme si l'Allemagne s'affranchissait d'un traumatisme de culpabilité. ■

Des poilus montent au front lors de la bataille de Verdun. 300 000 soldats allemands et français périrent lors des combats, qui commencèrent le 21 février 1916 pour s'achever en décembre de la même année.

RUE DES ARCHIVES / TALLANDIER





**À LIRE
+ À VOIR**

« LA CONQUÊTE DE L'AIR »

Du 9 au 14 avril, *La Conquête de l'air* célébrera au Grand Palais, à Paris, l'essor de l'aviation, de l'envol des pionniers aux drones contemporains. Une aventure à laquelle la France a particulièrement contribué. En partenariat avec Dassault Aviation,

ce spectacle grand format mêlera séquences d'avions en vol, images d'archives et vidéos, et mettra en scène des acteurs insolites : trois aéronautes. À l'endroit même où se dérouleront les premiers salons aéronautiques, à l'époque des débuts de l'aviation, ce thème porteur de rêve, de fierté et d'enthousiasme sera raconté dans

un tourbillon de sensations visuelles, d'effets laser et de son spatialisé, grâce à une bande-son originale composée pour l'occasion. La projection sur 3 000 m² à 360 degrés contribuera à faire vibrer les spectateurs avec tous les pionniers qui voulurent réaliser le rêve d'icône.
www.conquetedelair.com



Poilu: du héros à la victime

GEOFFROY CAILLET
gcaillet@lefigaro.fr

C'est l'une des mutations les plus caractéristiques de l'historiographie de la Grande Guerre. Cette guerre dont, à un siècle de distance, Verdun apparaît, côté français, comme la métaphore absolue. Célébré en héros dès les premiers jours de la bataille, le poilu de 1916 est aujourd'hui considéré avant tout comme une victime. À la louange a succédé la plainte, nécessairement plus restrictive dans son appréciation des hommes. Car si l'héroïsme suppose la souffrance, on peut souffrir sans être héroïque.

Les racines de cette lecture victimaire plongent dans la mémoire collective des Français, qui s'est tissée de la tragédie de familles parfois décimées, comme le montre la terrifiante scansion des mêmes noms (père, fils, frère, oncle, cousin) sur les murs de l'Ossuaire de Douaumont. À côté de la célébration de poilus héroïques, la mémoire officielle ou combattante a intégré dès l'origine cette dimension douloureuse : l'année 1920 voit ainsi la construction du monument de la tranchée des baïonnettes, symbole légendaire d'une vaillance indiscutable, et la pose de la première pierre de l'Ossuaire, qui réunit les morts anonymes français et allemands au nom d'une souffrance partagée.

Jusque-là compatibles, les figures du héros et de la victime ont commencé à s'opposer avec la disparition des derniers poilus. Elle coïncidait avec un engouement du public pour l'expérience des combattants, au risque de la survaloriser, comme en témoigne l'immense succès du livre *Paroles de poilus*. Le politique s'en mêla. Faisant écho aux revendications d'organisations pacifistes, Lionel Jospin souhaita en 1998 la « réintégration pleine » des mutins fusillés en 1917 dans « notre mémoire collective ». La polémique ouverte s'éteignit entièrement au

gré des déclarations de Nicolas Sarkozy, jugeant en 2008 « que beaucoup de ceux qui furent exécutés alors (...) n'avaient pas été des lâches », et de François Hollande, demandant en 2013 qu'une place leur soit réservée au Musée de l'armée.

Résistance à l'enfer

Mais l'approche exclusivement victimaire de la Grande Guerre s'explique peut-être surtout par le fait que l'héroïsme de 1916 est incompréhensible aujourd'hui. Le poilu était un héros parce qu'il avait résisté à l'envahisseur pour sa patrie, jusqu'au sacrifice suprême. Or la construction européenne et la réconciliation franco-allemande, immortalisée à Verdun par la poignée de mains de Mitterrand et Kohl en 1984, sont venues estomper conjointement ces deux réalités. Privé de son objet, le sacrifice a perdu toute chance d'être considéré comme tel, et avec lui l'héroïsme dont il témoignait. Comment même l'envisager depuis que l'État-nation, accusé d'avoir déclenché deux guerres mondiales, est sommé de se fondre dans un fédéralisme sans frontières ?

L'émergence d'une nouvelle génération de la recherche historique sur la Grande Guerre a compté elle aussi, et parmi ses travaux, le concept élaboré en 1990 par l'historien américano-allemand George L. Mosse de la « brutalisation » des sociétés européennes. Selon lui, le principal héritage de la Grande Guerre serait la banalisation et l'acceptation de la violence.

ce, puis sans fond d'où seraient sortis tous les systèmes totalitaires du XX^e siècle. La simple reconnaissance d'un héroïsme du combattant devenait dès lors facilement suspecte d'un goût délabré pour la violence. Une raison méconnue tient enfin au gouffre qui nous sépare des conditions de vie de 1916. On a trop oublié que les poilus de Verdun étaient les habitants d'une France rurale à près de 60 %, marquée par une rudesse impensable aujourd'hui. Comment l'Occidental habitué à un niveau de confort inédit dans l'histoire de l'humanité pourrait-il imaginer une seconde se passer d'eau courante ou aller aux « cabinets » au fond de la cour ? La capacité de résistance des poilus à un inconfort dont la seule idée nous terrifie ne leur a certes pas épargné l'enfer de Verdun. Mais si nous les plaignons inconsciemment de ne pas avoir goûté les bienfaits de la climatisation ou les douceurs du jacuzzi, comment pourrions-nous les voir autrement que comme des victimes face à la boue des tranchées, la mitraille et la mort ? Ce serait pourtant reconnaître implicitement leur héroïsme. ■

Soldat du 407^e régiment d'infanterie, képi du général de Castelnau, malle-Pergaud, casque à pointe allemand

© MEMORIAL DE VERDUN



La bataille des Nations

JACQUES DE SAINT VICTOR

Pourquoi Verdun ? C'est aujourd'hui la principale question que se posent les historiens lorsqu'ils examinent le choix opéré par le grand état-major allemand pour lancer une vaste offensive contre l'armée française. Une fois établi que le lieu n'avait pas plus d'importance stratégique qu'un autre, contrairement à ce que la propagande française tenta d'établir en 1916, pour justifier cette immense boucherie, il reste à comprendre cette décision.

Pendant longtemps, on a pensé que cette initiative était le fruit du calcul cynique du général von Falkenhayn, qui voulait tenter un « coup à l'Ouest » pour mieux se désengager de la pression à l'Est. Pour lui, les Français étaient le point faible de la coalition alliée. Depuis 1870, les stratèges allemands croyaient à tort que la République n'aurait pas les moyens moraux d'affronter une offensive brutale et qu'elle préférerait demander la paix et se séparer de son allié britannique plutôt que de continuer à se battre et perdre autant de soldats. Falkenhayn avait une guerre d'avance.

Il aurait rédigé un « mémorandum de Noël », en 1915, pour justifier ce choix étonnant de « saigner la France » sans autre but stratégique. Verdun était en effet une bataille opposant seulement les troupes françaises et allemandes. Il n'y eut aucun soldat britannique. Pour tant, on sait aujourd'hui que ce mémorandum est un faux, rédigé après guerre par Falkenhayn pour justifier ex-post sa décision étrange. Verdun n'avait pas de but stratégique précis ? Alors pourquoi autant d'acharnement ? La question restera peut-être à jamais irrésolue car les archives du Reich (les Reichsarchiv) ont brûlé lors d'un bombardement allié en avril 1945.

« La révélation Pétain »

Une chose est sûre. En quelques jours, après le début de l'offensive allemande du 21 février 1916, marquée par une préparation d'artillerie massive, les pertes françaises sont très lourdes. Le désespoir est perceptible à l'état-major de la Région fortifiée de Verdun (RFV) dirigée par le général Herr. Le général de Castelnau, qui débarque le 24 février, à minuit, chez Herr, le trouve « assis derrière une table, la tête dans les mains, pleurant ». On croirait une scène de mai-juin 1940 !

La question se pose alors de savoir s'il faut ou non défendre Verdun. Joffre semble favorable au repli. Il ne veut pas d'un nouveau 1^{er} septembre 1870, pris au piège dans la cuvette de Sedan. Le précédent de la guerre franco-prussienne hante l'état-major français. La solution de repli paraît faire sens. Mais le pouvoir politique, Briand en tête, s'y refuse. Le recul serait analysé comme une défaite. Verdun devient une bataille symbolique. L'avenir de la France paraît s'y jouer.

Toutefois, la décision tactique revient au militaire. C'est Castelnau qui convainc Joffre de donner à Pétain le soin de résister sur place. Tout repose sur lui. Pétain fait alors des miracles. Il réorganise les troupes, rassure les hommes, forge son image pour la postérité. C'est la « révélation Pétain ». Le vise déjà l'Académie française, dit-on, voire plus. Entre-temps, les Allemands per-

cent les lignes françaises au nord et s'emparent du fort de Douaumont le 25 février. Les Français, un instant choqués par l'offensive allemande, reçoivent des renforts qui leur permettent de mieux faire face.

Un véritable enfer commence pour les deux armées qui se font face. Les combats ne se feront pas seulement à coups d'artillerie mais aussi au corps à corps, dans la boue, les rats, le froid et la soif. Les travaux des historiens et des témoins sont aujourd'hui fort nombreux pour évoquer cet enfer des combats. Les deux meilleures synthèses sont celles qui ont recours à la fois aux fonds français et aux fonds allemands. Ce sont les livres de l'historien Paul Jankowski, et des historiens français et allemands Antoine Prost et Gerd Krumeich *. Précisons que, du fait de la destruction des archives allemandes, les témoignages sont plus nourris du côté français que du côté allemand.

Un traumatisme pour les Français

Début mars, les Allemands attaquent en tenailles en direction du fort de Vaux et les Français résistent avec un acharnement sans égal, ce qui va provoquer pendant un bon mois des combats d'une violence inouïe. Les Allemands parviennent à faire légèrement reculer le front français sur une vingtaine de kilomètres, mais les armées du général Pétain résistent vaillamment et, en avril, les Allemands ne sont toujours pas parvenus à s'emparer de Verdun. Offensives et contre-offensives se succèdent de part et d'autre. Les Français tentent de reprendre Douaumont, les Allemands tentent de s'emparer de la cote 304.

Le 1^{er} mai, Pétain est remplacé par Nivelle, qu'on juge plus « offensif ». En juin, les Allemands apprennent que les Alliés préparent une offensive d'envergure sur la Somme, au nord, tentent d'accélérer le cours des choses en lançant une nouvelle attaque qui leur permet de prendre le fort de Vaux et de progresser jusqu'au fort de Souville. Ils sont à moins de quatre kilomètres de Verdun. Mais, à partir du 1^{er} juillet, les Alliés ont réussi à lancer leur vaste plan d'attaque dans la Somme, contraignant les Allemands à dégarnir leurs troupes de Verdun pour prêter main-forte aux armées du Nord.

Falkenhayn tente une dernière offensive, le 11 juillet, mais sur un front plus étroit. Désormais, pour les Allemands, la bataille de Verdun est terminée. Pour les Français, traumatisés par un affrontement qui aurait pu leur être fatal, le combat se poursuivra jusqu'en décembre 1916, jusqu'à ce qu'ils parviennent à reconquérir le terrain perdu, notamment le fort de Douaumont et le fort de Vaux. Une ultime offensive, lancée le 15 décembre, rétablira plus ou moins le front comme il était avant l'offensive allemande du 21 février.

Au total, la bataille de Verdun sera moins meurtrière que celle de la Somme. Les Français ont eu 163 000 tués et les Allemands 142 000. On est loin de la légende des 700 000 « tués ». Pourtant, Verdun est resté un véritable traumatisme dans les consciences françaises. Les récits de « ceux de Verdun » font froid dans le dos. Les Français ont eu vraiment le sentiment que le sort de la guerre se jouait dans ce lieu de la Meuse. Ils ont eu le sentiment qu'ils pouvaient à nouveau tout perdre comme en 1870. Ils ont sacrifié, comme les Allemands, une bonne partie de leur jeunesse, qui a péri pour la gloire de leur pays.

Aujourd'hui, comme le notent Prost et Krumeich, « les jeunes qui visitent Verdun sentent bien qu'il s'est passé là quelque chose d'exceptionnel ; ils éprouvent le sentiment d'être en présence d'un Sacré, sans pouvoir le formuler ni l'expliquer ». Un sacré qui souligne que la patrie ne peut pas seulement être, malgré les tenants des droits de l'homme, une simple tournure juridique. ■

* *Verdun*, de Paul Jankowski, Gallimard. *Verdun 1916*, Antoine Prost et Gerd Krumeich, Tallandier.



« LES 300 JOURS DE VERDUN »

Il a fallu un an de travail pour réaliser cet album-souvenir qui commémore le duel de titans que fut la bataille de Verdun. À travers des documents issus du Service historique de la Défense — qui a ouvert ses fonds sur la Grande Guerre pour la première fois —, des extraits

de dépêches d'état-major, de rapports d'officiers ou de lettres de combattant, ce sont les poilus qu'on honore. www.figarostore.fr/verdun, 59 €.

« VERDUN : LE CHEMIN DES HOMMES »

Un siècle après l'affrontement, Le Figaro

Histoire consacre à Verdun un dossier exceptionnel. Du premier jour du déluge de feu à l'épopée du fort de Vaux, du rôle des chefs à la visite guidée du champ de bataille, les meilleurs spécialistes mettent en lumière les enjeux, le déroulement et la mémoire du symbole par excellence de la Grande Guerre. Le Figaro Histoire, 6,90 €.

« VERDUN PAR CEUX QUI L'ONT VÉCU »

En appui des images et des archives tirées du magazine L'illustration, qui fut en première ligne pour couvrir le conflit en 1916, des textes d'analyses, d'écrivains et de combattants retracent la bataille au jour le jour. Michel Lafon, 25,95 €.

CARTE DE LA BATAILLE DE VERDUN

Pour commémorer son centenaire, l'IGN édite la carte de la bataille de Verdun. Elle présente les lignes de front, les lieux de mémoire et propose des informations en trois langues : français, anglais et allemand. IGN, 8 €.



Jean-Pierre Laparra, maire de Fleury-devant-Douaumont.



Maurice Michelet, maire de Bezonvaux.

Gardiens des villages martyrs

STÉPHANE KOVACS [@KovacsSt](https://twitter.com/KovacsSt)
ENVOYÉE SPÉCIALE À VERDUN

Un bidon de lait tout cabossé, des crochets de râteleuse rouillés, de la vaisselle cassée... Ponctué de reliques, un émuant « chemin de mémoire » serpente à travers le village de Bezonvaux. En 1916, cette bourgade, comme huit autres des environs, fut rayée de la carte. Et déclarée « village mort pour la France » à la fin du conflit.

« Risque d'explosion », « sol empoisonné »... Six de ces villages n'ont jamais été reconstruits. Dès 1919, une loi les dote d'une commission municipale, dont le président a les pouvoirs et les prérogatives d'un maire. Nommés par le préfet, les maires de Beaumont, Bezonvaux, Cumières, Fleury, Haumont et Louvemont sont les seuls de France à la tête d'une commune sans électeurs. Leur quotidien : avec un budget tout aussi fantôme, administrer cette terre meurtrie, entretenir la voirie, la chapelle, répondre aux visiteurs, parfois sur les traces de leurs ancêtres. Et inviter chaque année les descendants, les voisins et des délégations étrangères à une cérémonie du souvenir. Depuis le 1^{er} janvier 2015, ils font partie des 26 communes de la communauté d'agglomération du Grand Verdun. Mais comment s'imposer au milieu des débats sur le tri sélectif ou les menus de la cantine ? « Nous, ce qu'on cherche, ce n'est pas de s'accrocher au pouvoir, note François-Xavier Long, le maire de Louvemont. À travers nos villages au statut unique, nous sommes les gardiens d'une parcelle de l'Histoire de France. Nous voulons juste continuer d'entretenir leurs âmes. »

À Fleury, Jean-Pierre Laparra a pris la relève de son père. À Fleury, en 1916, il y avait un fondeur, un étameur, un ferblantier... des métiers oubliés, et 422 habitants dont M. le maire



SOUVENIR Les maires des villages déclarés « morts pour la France » après avoir été détruits en 1916 se battent pour la mémoire et pour l'avenir.

cultive la mémoire. « C'est le seul village dont il ne reste rien, même en profondeur, tellement il fut pilonné », indique Jean-Pierre Laparra. Ce qui subsiste, ce sont les liens avec « nos Allemands », comme il dit joliment, et les descendants des anciens, qui se retrouvent chaque année. Cet ex-commercial est lui aussi un « ancien » : « Mon arrière-grand-père et mon grand-père, maçons, étaient venus ici pour construire des forts, raconte-t-il. Mon père a été conseiller municipal de Fleury jusqu'en 2000. J'ai pris sa relève. À l'époque, une vingtaine de personnes postulaient ! » Administrer un « village mort pour la France », c'est « presque du bénévolat », mais pas une sinécure. « Je passe trois ou quatre fois par semaine, détaille le maire. Je reçois des groupes, je fais en sorte que le village soit bien entretenu, j'élabore des projets pour le faire revivre ». L'Office national des forêts a dégaïé le

tracé de ses rues, l'emplacement de ses maisons. Et, aujourd'hui, Fleury, au gré des visites de touristes, revit. « Imaginez le marteau du maréchal-ferrant, les lavandières battant leur linge, les cloches de l'église ! », lance le maire aux collégiens venus ce jour-là. « Ma plus belle récompense, confie Monique, la guide, c'est quand les jeunes reviennent ici l'été, en amenant leurs parents. »

À Louvemont, François-Xavier Long pense aux anciens habitants. C'est sa passion pour les guesles cassées qui a amené ce Provençal jusqu'ici. François-Xavier Long, chirurgien maxillo-facial, est le seul maire d'un village mort pour la France étranger à la région. L'écrivain Maurice Genevoix y fit une halte en septembre 1914 : « Nous devions, ce soir-là, prendre les avant-postes à la lisière du bois des Caures, et j'allais passer deux atroces journées de souffrance et de découragement », écrit-il dans *Ceux de 14*. Louvemont comptait alors 183 habitants. Aujourd'hui, la fontaine à deux bacs s'écoule comme autrefois, deux rangées de frênes rappellent la Grande Rue, tandis que des pierres matérialisent la mairie-école. Quant aux anciens habitants, le maire s'est pris d'affection pour eux, comme s'il les croisait chaque jour. Prés de la chapelle a été découvert, en 2006, « le carrelage de l'ancienne église, et des objets liturgiques, qui sentaient encore l'encens ! », s'émeut-il. Il y a aussi M. Rémy, qui avait entassé toute sa vaisselle dans sa cave avant de fuir. « Après la guerre, il a tout retrouvé intact, assure François-Xavier Long. J'ai vu la soupière familiale en terre grise sur la cheminée de son petit-fils, lui-même fils de l'ancien maire. »

À Bezonvaux, Maurice Michelet veut transmettre le flambeau. À l'entrée le panneau « Grande Rue » ne mène... nulle part. Cette voie passait entre l'église et la mairie et se terminait devant

le « château », une imposante maison bourgeoise. Aujourd'hui, elle longe les ruines des maisons, et passe près du café qui servait de cantonnement au sergent André Maginot, qui deviendra ministre de la Guerre.

Ancien cadre commercial, Maurice Michelet, maire depuis quelques mois seulement, n'y a « pas d'attachés particulières », mais « un profond respect ». Président du comité de la Voie sacrée et du Souvenir français de Verdun, il a à cœur de « transmettre le flambeau aux jeunes générations ». De nouveaux descendants se font d'ailleurs connaître de temps en temps... Comme ceux d'un certain Francisque Bruat, mort en 1918, qui ont laissé un jour un dessin à la mémoire de leur ancêtre, accroché aux grilles de la chapelle.

À Haumont, Gérard Gervaise fêtera bientôt ses 80 ans

Éparpillés à travers le monde, les quatre enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants de Gérard Gervaise vont tous revenir, dans quelques semaines, fêter ses 80 ans à Haumont. Car pour le maire, ancien ingénieur civil des mines qui a beaucoup voyagé, « tout se passe ici » : « Mon 55^e anniversaire de mariage, mes 80 ans, et même mon enterrement. » Aujourd'hui, de ce village qui servit de base arrière jusqu'à la fin du conflit, ne restent plus que deux blockhaus en ruine, et quelques silhouettes en aluminium plantées dans le sol, fabriquées à partir de photos d'époque. Ces familles, le père de Gérard Gervaise les a sans doute fréquentées. « En 1916, il avait 11 ans, raconte le maire. Avec ses copains, de loin, il venait observer la ferme familiale s'enfoncer au fil des bombardements. En 1985, il a identifié une pierre, sortant de terre, comme appartenant à cette maison. Quelques semaines avant sa mort, il venait encore, avec ses petits-enfants, voir sa pierre. Je n'ai jamais su ce qu'il pensait alors... Maintenant, je comprends. » ■

L'HÉLICE DE MARCEL DASSAULT



Grand mécène du Mémorial, Dassault Aviation y a mis en dépôt une hélice Éclair, ayant équipé un Spad VII. Cette hélice est la première création aéronautique de Marcel Dassault fabriquée en série. Elle équipera les avions Caudron, Nieuport et Farman. Ces derniers participèrent à la première bataille aérienne de l'histoire, à Verdun, en 1916. L'hélice marque le début de l'épopée des avions conçus par Marcel Bloch qui, dans l'entre-deux-guerres, réalisera des avions civils et militaires. À son retour de déportation, Marcel Bloch prendra le nom de Dassault.



François-Xavier Long, maire de Louvemont-Côte-du-Poivre.



Gérard Gervaise, maire de Haumont-près-Samogneux.